

Quand un virus dérègle le monde

Réflexion le jour de Pâques 2020*

Père Thierry Magnin

Une situation inédite

Un tout petit virus de quelques millièmes de millimètre et d'une quinzaine de gènes sème la panique dans de très nombreux pays du globe, qu'ils soient riches ou en voie de développement. Il bouleverse la vie du monde entier : les personnes atteintes par le virus pourraient se compter en plus d'une centaine de millions, les personnes hospitalisées en millions et les décès en plusieurs centaines de milliers. Plus de trois milliards de personnes sont confinées et les rues des grandes villes sont désertes. Mais le virus ne s'arrête pas là : l'expansion de l'épidémie met l'économie en sommeil voire en arrêt complet dans bon nombre de secteurs, les bourses chutent, le nombre de chômeurs se comptent en millions. Il y a de quoi être effrayés ! Au temps des technosciences, nous (re)découvrons soudainement combien nous sommes interdépendants devant la pandémie et plus vulnérables que nous ne le pensions. En quelques semaines le monde s'est figé dans la peur : de nombreuses personnes sont atteintes dans leur corps et beaucoup dans leur cœur.

La crise du Covid-19 est venue brusquement nous rappeler que l'espèce humaine n'a jamais cessé et ne cessera jamais de coévoluer avec les autres espèces, à commencer par les virus et les bactéries. Certaines des maladies de ces derniers temps (Ebola hier, le Covid-19 aujourd'hui) nous viennent de la nature, du monde des bêtes sauvages. Elles font des ravages parce qu'elles correspondent à l'irruption brutale, dans les sociétés humaines, d'agents pathogènes qui vivaient jusqu'ici hors de notre sphère, et avec lesquels nous n'avons donc pas pu coévoluer. Nous détruisons les forêts à un rythme accéléré et nous mettons ainsi en contact les populations de ces territoires avec de nouveaux agents pathogènes qui étaient le lot d'animaux sauvages.

Nous formons des « écosystèmes » avec la nature, y compris avec ces microorganismes qui jouent directement sur notre santé et nous apprenons à coévoluer, à cohabiter. « Tout est lié » pourrions-nous dire, même si la complexité des écosystèmes rend difficiles les prévisions de leurs évolutions (une multitude de facteurs de nature différente interagit). Peut-être avons-nous oublié que l'espèce humaine est intimement liée aux autres espèces vivantes, comme les

* Cet article a été publié aussi dans 3^e Millénaire, n° 136, été 2020.

théories de l'évolution le montrent depuis longtemps, et au cosmos tout entier du reste si l'on considère que les hypothèses du Big Bang ou celles d'autres scénarii gardent une validité. Les technosciences qui permettent aujourd'hui de fabriquer des morceaux de vivant artificiel grâce aux biotechnologies et à contrôler la matière pour mieux la « designer » nous ont peut-être donné l'illusion que l'homme s'était définitivement affranchi de la nature. Le covid-19 remet les pendules à l'heure, sachant que nos liens avec la nature ne sont pas toujours source d'épidémie mais peuvent se réguler pour une bonne cohabitation. Il y a là tout un champ de travail que l'écologie scientifique et la médecine explorent chaque jour davantage.

Dans cette crise du Covid-19 nous voyons aussi combien l'influence de la nature et la mondialisation se conjuguent pour répandre l'épidémie. Le transport aérien lié au commerce et au tourisme de masse favorise grandement l'expansion. Le virus du pangolin chinois infecté par une chauve-souris a pu ainsi parcourir le globe ! Là aussi, tout est lié, pour le meilleur et pour le pire ! Ces conditions permettent aux virus et autres pathogènes de sortir de leurs écosystèmes naturels et d'infecter l'homme qui ne les « connaît pas » et devra cohabiter et coévoluer avec eux pour trouver un nouvel équilibre de santé !

Un article de la revue *Nature* du 21 février 2008 souligne qu'entre 1940 et 2004, 335 maladies infectieuses ont émergé du fait de notre mode de développement économique et de la poussée démographique qui l'accompagne. 71,8 % de ces maladies proviennent de la faune sauvage et 60,3 % sont transmissibles à l'être humain par l'animal comme le covid-19.

L'initiative « One Health », un monde-une santé (lier la santé humaine avec la santé animale et la santé de l'environnement), préconise justement de gérer la santé humaine en lien avec l'environnement et la biodiversité, avec trois objectifs principaux : lutter contre les zoonoses (maladies transmissibles des animaux aux humains et inversement) ; assurer la sécurité sanitaire des aliments ; lutter contre la résistance aux antibiotiques.

Dans le même sens, on étudie ainsi de plus en plus le rôle déterminant des millions de bactéries que nous avons dans notre intestin (le microbiote intestinal) et dont le comportement influence fortement notre « santé globale ». On dit de ce microbiote qu'il est « symbiose » pour signifier que cet écosystème à l'intérieur de notre corps est en interaction très étroite avec l'ensemble de celui-ci. Ces interactions jouent un rôle important sur la santé et l'éventuel développement de maladies, mais aussi, grâce à une co-évolution, sur la stabilisation voire la guérison de maladies comme le diabète et certaines formes d'autisme. Nos modes d'alimentation et nos modes de vie jouent sur ces équilibres dynamiques, comme le montrent beaucoup d'études scientifiques aujourd'hui. A plus d'un titre nous sommes liés aux bactéries ! A plus d'un titre il est important de considérer les relations entre « écosystèmes », tant au niveau

personnel qu'au niveau du genre humain, y compris pour définir autrement les maladies (et les voies de guérison) qui sont en fait largement dépendantes des perturbations d'équilibre des systèmes.

Cette prise de conscience à travers les dégâts du coronavirus renvoie de manière violente à la dernière déclaration du forum de Davos disant qu'il était temps de réfléchir nos actions en termes d'écosystèmes. Espérons que la crise actuelle accélère ce processus.

A situation inédite, réactions profondément humaines ?

Effrayés par l'ampleur de l'épidémie, nous voilà conviés à une nouvelle forme de solidarité : la mobilisation s'est organisée, l'Etat est « revenu en force » pour tenter de soutenir le service de la santé publique et les conséquences sociales de cette crise. Nous pensons au remarquable travail des personnels soignants, à l'intelligence collective de scientifiques et de techniciens qui cherchent des parades (non sans disputes ni rivalités cependant) et de tous ceux qui, dans les entreprises et les services, permettent à la société de continuer de vivre, en risquant leur santé et parfois leur vie. Cette mobilisation s'accompagne souvent de beaucoup de créativité et d'ingéniosité. C'est le temps de la solidarité et de la lutte collective contre l'épidémie. Notre intelligence collective est mobilisée pour cela.

Notre première réaction de croyant est de participer, chacun à sa place, à cette solidarité nationale et mondiale : soulager les plus atteints, accompagner les familles devant la maladie et parfois la mort d'un proche, soutenir les personnes isolées, les personnes qui perdent leur emploi, sans oublier les prisonniers, les sans-papiers et les personnes de la rue. Solidarités matérielles, morales, spirituelles. C'est la priorité du moment. Mon expérience personnelle de membre d'un réseau de « personnes écoutantes via un numéro vert » me conduit à souligner ainsi l'importance du soutien spirituel. En ce moment plus que jamais, beaucoup ressentent le besoin d'être écoutés dans leur détresse, leurs troubles, leur/notre impuissance commune devant le nombre de morts, les deuils difficiles à faire lorsque les conditions de la mort et des funérailles sont rendues délicates. **Le rôle des religions « sur le terrain » est ici essentiel.** Croire que la Vie est plus forte que la mort au temps du coronavirus est un appel et un défi ! Même si l'on n'est pas directement touché par la maladie, les périodes de confinement sont propices non seulement à la réflexion, à la lecture, mais aussi au recueillement, à la méditation, autant d'occasions de reprendre de grandes questions existentielles.

J'ai été très marqué ce matin en célébrant la messe de Pâques par cette question dans la Séquence qu'on lit avant l'Evangile de la Résurrection du Christ et qui évoque Marie-Madeleine au tombeau de bon matin :« Dis-nous, Marie-Madeleine, qu'as-tu vu en

chemin ? » D'autant que ce chemin de Marie-Madeleine est celui décrit par la phrase précédente de la même Séquence, phrase qui résonne là aussi avec force en ces moments d'épidémie : « la mort et la vie s'affrontèrent en un duel prodigieux. Le Maître de la vie mourut ; vivant, Il règne. » Sur le chemin de l'écoute mutuelle, du soin et de la fraternité, que disent les « Marie-Madeleine » d'aujourd'hui, en Ephad, à l'hôpital ou en dialogue au téléphone ? Des secrets de Vie, des signes de la Vie plus forte que toute mort ? En y plongeant, démunies et tout tremblantes, les « Marie-Madeleine » en sont de formidables témoins !

De même, les femmes du matin de Pâques qui venaient avec leurs aromates au tombeau de Jésus : elles avaient vu la souffrance et la mort de près, elles connaissaient la peur et leurs cœurs en étaient emplis. Pourtant elles n'étaient pas complètement paralysées, elles venaient vivre un geste de respect et d'amour pour Celui qui était mort. Elles portaient comme une semence de vie nouvelle dans laquelle la résurrection pourrait se manifester. « Si l'espérance t'a fait marcher plus loin que ta peur ! »

Au nom de la santé publique

Nous avons le devoir de réfléchir sur ce qui nous arrive, sans pour autant oublier le quotidien de la lutte contre l'épidémie. Sans chercher tout de suite des boucs émissaires qui nous dédouaneraient d'un changement de mode de vie. Et si ce virus de malheur nous faisait aussi « signe » en ce sens ? D'éminentes personnalités comme Bruno Latour nous invitent ainsi à penser que cette crise sanitaire *prépare, induit, incite à se préparer à la mutation climatique*. Notre interdépendance passe par nos liens à la nature, y compris aux virus et microbes, nos liens de mondialisation (économiques, numériques, touristiques, juridiques, écologiques, politiques...). Elle touche à la « clameur de la terre et à la clameur des pauvres » chères au pape François, aux questions sociales et à l'équilibre des écosystèmes ; bref elle dit quelque chose du défi d'une « écologie intégrale ».

Dans cette crise du coronavirus, on voit revenir en force le rôle des Etats pour garantir un bien commun très précieux, la santé, des personnes et des populations. Au nom de cette santé, on décrète un confinement général, sous conditions très encadrées de possibilités de déplacement. En respectant ces mesures, chaque individu est censé être responsable non seulement de sa santé mais de celle des autres, notamment à travers les fameux gestes barrières. Et ce qui paraissait encore impossible il y a peu de temps advient : la mise en sommeil de l'économie, sauf pour les besoins élémentaires de la vie quotidienne, la mise au chômage partiel de beaucoup de salariés, la diminution drastique des transports, la fin des escapades

touristiques... Dans nos pays développés on redécouvre l'importance de services publiques comme celui de la santé. L'Etat débloque les fonds nécessaires pour soutenir l'effort de santé ainsi qu'une économie au ralenti avec des mesures sociales garantissant, en France par exemple, le paiement des heures chômées et le report de certaines taxes ou impôts pour les personnes et les entreprises.

Les milliards d'euros et de dollars annoncés par des Etats comme les USA et les états européens pour assurer la survie de nos sociétés développées (et nous l'espérons, une solidarité avec les pays en voie de développement) nous étonnent par leur ampleur. Alors qu'on nous disait que la dette des états était insupportable, voilà que le fait de la creuser se pose de manière complètement différente devant le bien commun de la santé à préserver. Et même si on annonce une crise économique forte comme conséquences de cette crise sanitaire, d'aucuns ajoutent que la priorité est claire aujourd'hui et que le creusement de la dette est second.

Sans être naïfs (il faudra bien rembourser cette dette un jour ou l'autre), on voit comment la santé publique, que l'épidémie virulente suscite comme un bien commun prioritaire, prend aujourd'hui (et pour un temps) le dessus sur tout autre facteur dont on nous disait qu'il était incontournable. On comprend l'urgence vitale qui nécessite de prendre, sur le champ, toutes les mesures nécessaires en réorientant les priorités. Il y va de la survie d'une partie importante de la population, et de notre futur. Mais la soudaineté d'une épidémie ne doit pas nous faire oublier ce qui menace aussi notre santé tous les jours, de manière moins soudaine et plus pernicieuse, à savoir la pollution liée à la chaîne « écologique » qui vient notamment d'une industrialisation peu respectueuse de l'environnement, du réchauffement climatique aux multiples conséquences, d'une biodiversité mal traitée et de bien d'autres éléments environnementaux, de nos modes de production, de nos échanges commerciaux, de nos modes et choix de vie.

Certains rêvent d'un retour « avant le coronavirus » alors que l'urgence écologique nous mettait déjà devant un mur. Du reste en voyant décroître la pollution de nos villes en ces temps de confinement, nous sommes encore davantage appelés à trouver de nouveaux équilibres de vie à l'échelle planétaire pour que la mondialisation de l'économie ne conduise pas à une situation pire que celle de l'épidémie en cours. Mais d'autres voudraient fermer les frontières ou voir décroître la population mondiale (à commencer par celle des pays pauvres bien sûr !) dont la croissance accélérée leur apparaît comme cause numéro un des problèmes d'aujourd'hui.

Vers une écologie intégrale

Le pape François et le patriarche Bartholomée proposent, avec beaucoup d'autres acteurs aujourd'hui, d'entrer dans la sauvegarde de la maison commune par une autre voie, celle de l'écologie intégrale. La clameur des pauvres et la clameur de la terre y sont liées. Plus que jamais, l'épreuve que nous vivons actuellement est comme un appel à réfléchir et agir dans ce sens, au nom d'une forme de « santé publique » touchant l'homme global et tout le genre humain.

Ces appels provocants pour « changer nos modes de vie » au niveau mondial, ne prétendent pas rejeter en bloc les fruits de la modernité. Du reste nous expérimentons actuellement combien les moyens numériques et le télétravail peuvent être de formidables outils de communication qui nous sortent d'un confinement d'isolés et permettent des rencontres amicales et une poursuite de la nécessaire activité professionnelle. **Il s'agit davantage de trouver de nouvelles façons de vivre et de travailler, à l'échelle de la planète, pour une nouvelle mondialisation alliant dans un même mouvement écologie environnementale et écologie humaine.**

Le choc sanitaire sur fond de choc écologique modifie la tension entre économie et écologie en nous mettant en face de nos choix sociétaux, de nos priorités et de « ce qui a du prix à nos yeux » ! La nature, la matière, les espèces vivantes, les territoires ne sont pas d'abord des ressources à exploiter par un humain « maître et possesseur de la nature ». Certains économistes pensent que l'actuelle pandémie nous donne *l'opportunité de réguler une machine économique spéculative devenue folle qui fragilise les ressources humaines et environnementales*. En nous rappelant brutalement notre fragilité, la crise sanitaire nous indique que la science et la technique ne suffisent pas, contrairement à ce que voudraient nous faire croire les courants transhumanistes, avec une vision d'un « homo deus » échappant à ses déterminismes biologiques et à sa contingence grâce aux technosciences. **Cette crise est l'illustration de la mort d'un paradigme progressiste ayant fait son temps.**

Dans ce contexte, les paroles du pape François dans *Laudato Si* (2015) résonnent plus fortement que jamais : *Il ne suffit pas de concilier en un juste milieu la protection de la nature et le profit financier, ou la préservation de l'environnement et le progrès... il s'agit de redéfinir le progrès. Un développement technologique et économique qui ne laisse pas un monde meilleur et une qualité de vie intégralement supérieure ne peut pas être considéré comme un progrès* (LS 194). Pour le pape, ce progrès ne se confond pas avec la croissance, avec un accroissement de puissance technologique, avec l'accumulation de richesses matérielles et avec l'augmentation du PIB, sans pour autant négliger ces facteurs.

François plaide et argumente pour une nouvelle approche de l'écologie qui ne se cantonne pas aux relations de l'être humain avec son environnement, mais concerne aussi le développement économique, les relations sociales, les valeurs culturelles et, finalement, la qualité de sa vie quotidienne aussi bien dans les lieux publics que dans son habitat. **Cette approche de l'écologie intégrale considère que le rapport à Dieu, le rapport à soi, le rapport aux autres, et le rapport à la nature, sont liés :** il faut en prendre soin dans une mesure similaire afin de ne pas introduire de désordre dans le monde (le désordre climatique en est un). Le déséquilibre de ces rapports est à l'origine anthropologique de la crise écologique. François nous invite à prendre les risques nécessaires pour promouvoir, en ces temps de crise écologique, un « développement humain intégral ».

Que ferons-nous de cet « appel » en sortant de la crise sanitaire, en vivant sans doute une crise économique et sociale ensuite ? Oserons-nous expérimenter de nouveaux modes de vie, de travail, de production, de consommation, d'économie juste et solidaire, de relation à la terre, au vivant, à la nature, au cosmos, en ayant comme priorité le regard tourné vers les plus pauvres ? **La transformation écologique ici visée se situe dans la durée et demande des réformes structurelles d'envergure que seul un souffle spirituel profond peut susciter.** Comme celui des Marie-Madeleine d'hier et d'aujourd'hui ?